

UNE LETTRE INÉDITE DE M^{me} DENIS À CIDEVILLE,
15 SEPTEMBRE 1750 (D 422 1a)

Christiane Mervaud

Université de Rouen

Catriona Seth

Université de Nancy

Veuve en 1744, Marie-Louise Denis revient de Lille à Paris. Elle demeure à l'hôtel d'Herbouville, rue Pavée, chez sa sœur, M^{me} de Fontaine, puis rue du Bouloi, dans le quartier du Palais-Royal, jusqu'au 10 janvier 1750. Elle s'installe alors rue Traversière, chez son oncle, dans l'appartement où il avait vécu avec Émilie du Châtelet. Voltaire s'empresse de présenter sa nièce à ses amis. Elle se charge de leur faire les honneurs de la maison. Marmontel témoigne du climat de ces réunions amicales dont elle était l'hôtesse :

Rien n'était négligé de tout ce qui pouvait me rendre sa maison agréable. Mes amis y étaient accueillis ; ils étaient devenus les siens. Mon vieil ami, l'abbé Raynal, se souvient, comme moi, des soupers agréables que nous faisons chez elle. L'abbé Mignot, son frère, le bon Cideville, mes deux abbés gascons de la rue des Mathurins, y portaient une gaieté franche¹.

Amateur de belles-lettres, grand faiseur de vers, Pierre-Robert Le Cornier de Cideville (1693-1776) participait alors activement aux débuts de l'Académie des sciences, des belles-lettres et des arts de Rouen. Il avait été le condisciple du jeune Arouet au collège Louis-le-Grand et était resté pour lui un allié sûr auquel il rendit des services comme lecteur, voire comme agent éditorial, en particulier au temps des *Lettres philosophiques*². Dès 1749, M^{me} Denis est en

1 Jean-François Marmontel, *Mémoires*, éd. John Renwick, Clermont-Ferrand, G. de Bussac, 1972, t. 1, p. 81-82.

2 Voir, sur les relations de Cideville et de Voltaire, les articles suivants : Christiane Mervaud, « La chimère de la gloire ou la chimère du bonheur. Cideville, lecteur et critique de Voltaire », *La Vie littéraire à Rouen au XVIII^e siècle. Études normandes*, 1 (1997), p. 69-83

relation épistolaire avec ce Normand cultivé lorsqu'il s'absente de Paris pour se retirer sur ses terres. La première lettre connue de la nièce de Voltaire à Cideville, en réponse à une missive perdue de ce dernier, date du 27 juillet 1749. En qualité de parisienne, M^{me} Denis donne à l'ami rouennais les dernières nouvelles de la capitale susceptibles de l'intéresser : la première représentation, le 24 juillet, d'une tragédie, *Les Amazones* de la « muse normande », M^{me} du Boccage, l'arrestation de Diderot, la publication, par Louis Racine, des *Lettres sur différens sujets* de Jean-Baptiste Rousseau dont son oncle lui a parlé (D 3968). Il est surtout question, dans cette lettre, des productions littéraires respectives de l'épistolière et de son destinataire : la lecture, en petit comité, d'un opéra de Cideville, *Daphnis et Chloé*, les progrès de la comédie de M^{me} Denis, *La Coquette punie*.

Les deux correspondants ont continué à s'écrire et, au cours des mois, leurs échanges sont devenus plus intimes. En 1750, M^{me} Denis se confie à Cideville : Voltaire a cédé à l'invitation pressante de Frédéric II et espère voir sa nièce le rejoindre en Prusse. Peut-être avait-il compté, à son départ, ne rester que six semaines à Berlin, comme il le prétendra plus tard (D 4201), mais dès son arrivée, il entreprend des démarches auprès du roi auquel il montre une lettre de sa nièce lui faisant part de ses appréhensions et de ses mauvais pressentiments. C'est ce que l'on déduit d'une lettre de Frédéric, endossée par Voltaire comme « une promesse de bonheur » (D 4195). Selon l'auteur de *La Henriade*, la situation de M^{me} Denis à Berlin serait enviable, Frédéric promettant que « les reines [...] l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses » (D 4192). Son oncle dit lui avoir cherché « une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence ». Il a commencé par lui assurer une rente. Le 25 août 1750, Richard Talbot, comte Tyrconnel, ambassadeur de France, précise que Voltaire a obtenu de Sa Majesté prussienne 20 000 livres de pension dont 8 000 réversibles à sa nièce après sa mort « pour en jouir sa vie durant à Paris ou ailleurs à son choix » (D 4199). Voltaire énumère tous ces avantages, demandant en grâce à ses amis d'Argental « d'encourager M^{me} Denis » à venir s'établir à Berlin, de la « disposer à cette bonne œuvre » (D 4192). Il se heurte en effet aux réticences, puis à la résistance de M^{me} Denis. Un autre plan qu'il élabore – établir sa nièce auprès de la margrave de Bayreuth – échouera.

M^{me} Denis choisit de confier à Cideville sa répugnance à s'expatrier. Elle se sent obligée d'écrire presque tous les jours à son oncle ; elle prend plus

et Catriona Seth, « Épaves et trésors cachés. Les Voltaire de la bibliothèque de Cideville », dans M. Delon et C. Seth (dir.), *Voltaire en Europe. Hommage à Christiane Mervaud*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 353-362.

rarement la plume pour répondre à l'ami normand (D 4255). Elle lui confie pourtant son désir de le revoir à Paris ou de passer une partie de l'hiver à la campagne avec lui. Elle demande son indulgence et sa compréhension : « Ne me sachez pas mauvais gré de ne vous avoir point écrit. Je vous jure que je ne vous en aime pas moins et qu'il n'y a pas de jour que je ne songe à vous, mais je suis si troublée, j'ai tant de choses qui m'agitent que si vous m'aimez vous me pardonnerez ». Elle réclame ses amis Du Resnel et Cideville. De son propre aveu, elle « fait pitié » (D 4255). Elle livre souvent à Cideville ses états d'âme. C'est à lui qu'elle écrit ainsi le 9 novembre 1751 : « Enfin, à quelque prix que ce soit, je veux ravoir mon oncle et ne point aller en Prusse » (D 4601). La lettre inédite que nous présentons s'inscrit donc dans une série éclairante de messages adressés à son soupirant déçu. Ce dernier a, contrairement à elle, conservé les lettres qu'elle lui adressait. Mais on devine bien, d'après elles, que Cideville engageait M^{me} Denis à résister au désir de son oncle.

Au détour d'agréables échanges mondains et littéraires, M^{me} Denis se plaint sans cesse de l'absence de son confident normand qui lui a fait part de ses sentiments. Elle se dit « très flattée » de ses attentions et se proclame sa « meilleure amie » (D 4170, 12 juillet 1750). Ses lettres sont hantées par la présence de Voltaire ; ce n'est point le grand écrivain qui est évoqué, mais l'homme privé jugé sévèrement pour son engouement pour la cour de Prusse. En juillet 1750, M^{me} Denis a certes signalé que les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* paraissent dans le *Mercur de France*. Elles avaient déjà été publiées dans l'édition Walther de Dresde³. Mais, faisant allusion à deux lettres que son oncle lui a envoyées de Clèves, elle se montre mécontente de sa conduite : « Je commence à ne rien comprendre à tout ceci, je jette mon bonnet pardessus les moulins » (D 4170). Ses plaintes sont plus vives le 3 septembre alors que la « transmigration » ou « transplantation » de Voltaire a été décidée. Le voyage à Berlin est devenu établissement en Prusse⁴. M^{me} Denis, qui aspire encore à rester à Paris et à avoir son oncle auprès d'elle, a été mise devant le fait accompli. Elle a chargé l'abbé Du Resnel, qui retournait en Normandie, de mander à Cideville ce « fruit de son voyage en Prusse ». Elle se présente en victime d'une décision inconsidérée ; elle s'attend à perdre sa tranquillité ; elle ne quitterait la France, ses amis, « enfin le bonheur de sa vie », qu'avec une « répugnance inexprimable ». Elle n'a pu écrire tant elle était bouleversée par les nouvelles de Voltaire : « Il m'avait mise hors d'état de signer mon nom, cet événement m'a frappée au point d'être quinze jours dans un accablement qui

3 Voir l'édition critique par Michel Mervaud, *Les Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 46, 1999, p. 40.

4 Voir René Pomeau et Christiane Mervaud, *De la Cour au jardin, 1750-1759*, t. 3 de *Voltaire en son temps*, dir. R. Pomeau, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, p. 18-19.

m'avait ôté toutes les facultés de l'âme ». Elle juge sévèrement son oncle : « Il est présentement ivre mort de Berlin et me fait des tableaux de ce pays là fort admirables ! Il n'y manque que la vraisemblance ». Victime consentante, elle se dévouera pourtant : « Je l'aime et c'est le temps où il fait les fautes les plus grandes qu'il a besoin de consolation » (D 4211).

Une telle lettre ne pouvait qu'inciter Cideville à prêcher la fermeté à l'égard d'un oncle qui se fourvoyait et qui sacrifiait son admirable nièce à son goût des honneurs : « Vous savez le faible qu'a M. de Voltaire pour la cour et pour les rois », lui écrivait-elle. Chevalier servant de M^{me} Denis, il lui prodiguait des conseils, sans doute quelque peu intéressés et qui allaient dans le sens de ce que sa correspondante avait envie d'entendre. Aussi M^{me} Denis répond-elle à celui qui « parle d'or » en s'expliquant plus nettement encore. Elle n'use d'aucun ménagement à l'égard de son oncle dans cette lettre du 15 septembre 1750 qui est conservée depuis 1851 dans la collection Duputel⁵ de la Bibliothèque municipale de Rouen (cote : Duputel 999).

364

La lettre⁶ est rédigée sur un papier vergé, dont les vergeures sont à l'horizontale, plié en deux (17,2 x 13,2 cm). Le filigrane, aux armes d'Angleterre, porte les lettres « D & CB », celles du fabricant D. & C. Blauw. Le texte occupe les recto et verso du premier feuillet, une partie du recto du second. Il n'y a aucune indication du destinataire, ni de l'adresse⁷.

ce 15 7^{bre} 1750

Mon cher ami vous parlez dor mais mon attachement est trop fort et je ne puis le surmonter. cependant si vous voiez mes lettres vous en seriez content je casse les vitres⁸ je dis tous mes griefs je parle de l'avarice⁹ je dis qu'on a fait

5 Sur le fonds Duputel, voir Catriona Seth, « Deux lettres inédites de M^{me} du Châtelet », *Revue Voltaire*, 3 (2003), p. 355-356.

6 Elle a été transcrite par Malika Hamtatt dans le cadre de sa maîtrise, *Femmes en toutes lettres*, sous la direction de Catriona Seth, Université de Rouen, 2004.

7 Malgré l'absence d'indication du destinataire, il n'y a aucun doute à avoir sur son identité.

8 L'expression est lexicalisée à l'époque. Cette lettre où M^{me} Denis « casse les vitres » manque, mais les griefs de l'épistolière sont exposés longuement dans ce texte envoyé à Cideville. On aimerait pouvoir comparer les deux versions !

9 Il s'agit là d'un reproche récurrent de M^{me} Denis à l'égard de Voltaire lors des crises que traversa leur couple. En février 1754, alors qu'elle a pris de grosses sommes chez le notaire de son oncle, Laleu, et que Voltaire le lui reproche, elle écrit : « l'argent vous tourmente ». Son premier jet était plus cruel : « l'avarice vous poignarde ». Voltaire en sera profondément blessé et citera ce texte dans une lettre à d'Argental (D 5714, 10 mars 1754). M^{me} Denis était capable de perdre le sens de la mesure quand il s'agissait d'argent. N'avait-elle pas ajouté : « Ne me forcez pas de vous hair... vous êtes le dernier des hommes

des rentes viagères même depuis que nous vivons ensemble¹⁰ et que si je venais à le perdre à Berlin n'ayant plus n'y meuble n'y établissement à Paris je serais peut-être obligée de m'enfermer dans un couvent le reste de ma vie¹¹ je parle de ma comédie¹² je dis que je crois qu'il a eu de bonnes intentions en cherchant à me dégouter¹³ mais qu'il a combattu une passion trop forte et que je ne puis lui en savoir gré que je voudrais que ma pièce eût été jouée quand elle aurait dû tomber que du moins cela mauroit éclairée et qu'il ne me resteroit pas un ver rongeur dans le cœur¹⁴ avec tout cela je lui dis que¹⁵

par le cœur, je cacherai autant que je pourrai les vices de votre cœur » (D 5685). Elle avait donc une fois de plus « cassé les vitres ». Voltaire passera l'éponge (D 5742, D 5753). En 1768, lorsque Voltaire la chasse de Ferney, elle a de nouveau fait des dettes criantes ; bien évidemment d'autres causes expliquent ce drame de 1768.

- 10 M^{me} Denis vit sous le même toit que Voltaire depuis huit mois. Voltaire jouit alors d'une fortune considérable dont l'essentiel est placé en rentes viagères. Voir l'état récapitulatif de ses revenus en 1749 donné par Longchamp (René Vaillot, *Avec Madame du Châtelet, 1734-1749*, t. 2 de *Voltaire en son temps*, op. cit., 1988, p. 396-398).
- 11 Vision exagérée et délibérément faussée par M^{me} Denis. Elle omet de dire que Voltaire, dès le début de son séjour, lui a assuré une pension en plus de la survivance de la sienne (voir ci-dessus) ; en mars 1746, il avait signé par devant notaire une « obligation » qui engageait en faveur de M^{me} Denis « tous ses biens présents et à venir » (D app. 69, documents XIII-XIV). De plus, la jeune femme gardait un établissement à Paris : en 1749, Voltaire avait signé un bail pour l'appartement de la rue Traversière valable quatre ans (D app. 92). Voltaire fera bien d'autres donations à sa nièce tout au long de leur vie commune et celle-ci deviendra sa légataire universelle. Le dernier jour de septembre 1750, M^{me} Denis donne procuration à Alexandre-Jean Mignot (D app. 105).
- 12 *La Coquette punie*, d'abord intitulée *La Petite Maîtresse* ou *La Dame à la mode* (voir D 3724). M^{me} Denis y travaillait en octobre 1747, évoquant sa comédie dans une lettre à François Baculard d'Arnaud, alors son amant (D 3579). Nous n'en connaissons qu'un fragment de dialogue reproduit dans le commentaire de D 3596.
- 13 Voltaire avait manifesté de l'intérêt pour cette *Dame à la mode* (D 3724, D 4025). Le 23 août 1749, il écrivait à M^{me} Denis : « Je vous parlerai toujours de votre petite maîtresse, je ne cesserai de faire des vœux, et des remontrances, de vous aiguillonner, de vous chicaner, de vous presser et de vous retenir » (D 3993). Il a conseillé à sa nièce de ne pas « se cabrer contre des avis aussi salutaires » que ceux d'un excellent juge, le comte d'Argental. Elle doit demander « la vérité dans toute son étendue » et il suggère la nécessité de corrections (D 4028, 29 septembre 1749). Mêmes admonestations le 30 septembre, mêlées à force compliments (D 4029). M^{me} Denis avait mal supporté les critiques de d'Argental, tout comme les réticences de son oncle. On supposerait volontiers que Cideville était moins sévère. Voltaire n'osera plus lui dire la vérité en 1752 (voir D 4902).
- 14 La force de l'expression employée par M^{me} Denis explique qu'elle ait harcelé en 1753 les comédiens et le duc de Richelieu, alors en charge de la Comédie, pour que sa pièce soit représentée sur la scène de la Comédie-Française. Dans quelle mesure se faisait-elle des illusions sur ses talents ? Dans un éclair de lucidité, elle écrit à Thibouville le 27 avril 1754, à propos de sa tragédie *Alceste* : « Je me console en pensant que l'occupation la plus ordinaire d'une femme est de faire des nœuds, et qu'il vaut autant gâter du papier que du fil ». Mais, dans cette même lettre, elle avoue n'avoir « pas encore eu le courage de la [sa tragédie] montrer à [son] oncle » (D 5920).
- 15 Il y a à cet endroit du texte des mots raturés, peut-être *cela est vrai*. La rature laisse à penser. On s'interroge sur la version la plus sincère. M^{me} Denis a adopté finalement la formule qui proclame son attachement à Voltaire.

je laime parce que cela est vrai et que je le suivrai voilà mon cœur je connois toute sa foiblesse il n'y auroit que de tres mauvais procedés qui pussent me detacher de Mr de Voltaire nous verons comment il prendra tout ceci et sur cela je me determinerai. je crois presentement M^r labbé du Renel avec vous il vous dira la peine mortelle que j'ai a me separer de tous mes amis et combien vous avez lun et lautre de part dans mes regrets¹⁶ faites lui part de ma lettre¹⁷ je vous prie j'ai cru lui avoir envoieé une copie de celle du roy de prusse mais en cachetant la miene je lai oubliéee je la joins a celle ci lisez la tous deux et brulez la ensuite¹⁸ vous savez que je nai rien de caché pour vous deux adieu ma sante n'est pas trop bonne et je serai saignée apres demain par precaution¹⁹ aiez toujours de lamitié pour une femme qui vous regarde comme son veritable ami et qui vous le rend bien *Mignot Denis*

366

Cette lettre de M^{me} Denis n'était pas propre à décourager Cideville. Celui-ci l'invite à partager en Normandie « une vie douce et philosophe » dans sa « jolie terre » (d'après D 4255, 5 novembre 1750). Proposition que la jeune femme ne refuse pas ; elle entretient les espoirs de son soupirant dans ses lettres de 1751 (D 4337, D 4531). M^{me} Denis n'ira jamais à Launay, la campagne de Cideville, mais ce ne sera pas faute d'y avoir été invitée²⁰. En ces derniers mois de 1750, elle continue à juger Voltaire avec une lucidité dénuée de toute indulgence : « mon oncle est toujours plus engoué que jamais de ses rois et de ses princesses ». Elle a décidé de remettre à plus tard, le plus tard possible,

16 M^{me} Denis fait d'autant plus étalage de sa prétendue faiblesse que sa lettre prouve à quel point elle en est dépourvue. Ici s'ébauche son rôle de martyre de l'amitié, promis à des développements futurs après l'avanie de Francfort. Cette déclaration semble avoir pour fonction d'émouvoir le destinataire de la lettre.

17 Le 3 septembre, M^{me} Denis a chargé l'abbé Du Resnel de faire part à Cideville de sa répugnance à quitter la France et ses amis (D 4211).

18 M^{me} Denis envoie une copie de D 4195, lettre que Frédéric a écrite à Voltaire en réponse aux inquiétudes de sa nièce. L'écrivain l'a envoyée à sa nièce avec ces recommandations : « Conservez, ma chère enfant ce monument précieux. N'en laissez pas tirer de copie, montrez-la à M. d'Argental et à vos amis. Peu de familles auront dans leurs archives un titre aussi singulier ». Elle en tire copie, ne se contentant pas de la montrer. Voltaire exprime son impatience, dans une lettre du 12 septembre 1750, de savoir ce que M^{me} Denis pensera de cet écrit du roi de Prusse, prétendant ailleurs qu'il s'agit d'une « promesse de bonheur » et en en faussant ultérieurement le sens dans ses *Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire*. Frédéric s'efforcera en vain de recouvrer ce texte qu'il fera rechercher dans les bagages du poète à Francfort. Une copie se trouvait donc en Normandie. On ne sait ce qu'en fit Cideville.

19 M^{me} Denis semble en effet avoir eu des problèmes de santé à l'automne 1750. Le 5 novembre, elle excuse son long silence envers Cideville en affirmant : « j'ai été malade, ensuite à la campagne » (D 4255).

20 Voir, en 1754, les nouvelles propositions de Cideville (D 5503, D 5508, D 5524). M^{me} Denis dut décourager définitivement son soupirant et Voltaire enverra un refus poli (D 5567) : *De la Cour au jardin, op. cit.*, p. 187.

toute décision la concernant : « Comme il a beaucoup de projets de voyage et que je ne peux mener la vie d'un postillon, j'attendrai qu'il ait fait toutes ses caravanes pour le joindre et comme cela pourrait bien aller à deux ans parce qu'il projette un voyage en Italie, vous voyez que j'ai du temps devant moi et qu'il changera peut-être de sentiment plus d'une fois avant ce temps-là » (D 4255, 5 novembre 1750). Il ne reste alors au galant Cideville qu'à rimer en l'honneur de M^{me} Denis. Elle s'en montre fort heureuse et lui promet de ne point aller en Prusse ; elle s'intéresse de nouveau à son opéra multipliant les démarches pour le faire représenter (D 4337, [4] janvier 1751). Les vers de Cideville du 30 décembre 1750, fort raturés avec des repentirs au verso et difficilement lisibles, célébraient M^{me} Denis et sa comédie à laquelle elle tenait tant :

on a cru que de l'air doux de nos heureux climats
nos fruits nos fleurs, nos vers empruntoient leur parure
et que les Pays des frimats etoient proscrits par la Nature :
mais enfin un decret plus fort
change la face de la Terre
et le depart du grand Voltaire
entraîne les Muses vers le nord.
Ah dumoins conservons sa niece
et les graces nous resteront
sous nos débris du Pinde elle élève une Piece
dont bientost dautres achevons²¹.

21 Bibliothèque municipale de Rouen, MS Académie C30.